

EMMANUEL GENVRIN : BACK FROM NEW YORK

Les Américains découvrent la Réunion !

1989 fera date. D'abord parce que c'est le Bicentenaire de la Révolution Française, ensuite parce que le théâtre Volland fête ses dix ans d'existence, enfin parce que pour la première fois, une pièce réunionnaise a été traduite et jouée à New York. Il s'agit de la dernière pièce écrite par Emmanuel Genvrin : « Etuves » (reprise actuellement au Cinéma de la Possession). Volland s'affirme un peu plus dans l'avant garde tant au niveau du fond que de la forme. La Mariane de Saint-Paul est là pour le prouver... « J'aime bien que l'art soit dans la rue, confie Emmanuel Genvrin. On ne peut quand même pas faire sauter à coup de dynamite la Mariane l'année même du bicentenaire ! »

-Emmanuel Genvrin, vous revenez de New York ; qu'est-ce qu'un auteur de théâtre réunionnais va faire aux Etats-Unis ?

-J'étais invité par l'« Ubu repertory theater » qui est un théâtre franco-américain, financé à moitié par les Affaires Etrangères et à moitié par des fonds privés francophiles. Son rôle, consiste, entre autres, à faire connaître les écrivains français aux Etats-Unis. Cette année, Bicentenaire oblige, ils étaient à la recherche d'auteurs contemporains ayant travaillé sur la Révolution et ils en ont retenu quatre : Jean-Paul Fargeau, Michel Deutsch, Claire Etcherelli et moi-même.

-Comment ont-ils découvert votre pièce ? La Réunion, c'est loin quand on est à New York...

-J'avais laissé un manuscrit pour le festival de la Francophonie à Limoges chez Monique Blin. Et Françoise Kourilski de l'« Ubu Rep' » a pris connaissance de ce manuscrit par hasard. J'ai reçu un coup de fil de New York, le jour-même de la première d'« Etuves ». Elle me demandait si elle pouvait traduire le texte en Américain. Par la suite, ça a été assorti d'une invitation pour New York, histoire d'assister au montage d'« Etuves » et de « L'esclavage des nègres » puisque les deux ont été traduits.

-Etiez-vous le seul représentant des DOM ?

-Oui, j'étais le seul, mais il y avait aussi des gens comme Sony Labou Tansi, un célèbre auteur congolais, Bernard Zadi Zaourou de la Côte d'Ivoire... Il y avait donc des représentants africains. Mais ils étaient un petit peu en marge de ce que nous faisons ; ils étaient là pour trois mois afin d'animer des stages.

-Emmanuel Genvrin représentait-il le théâtre Volland ou d'une façon plus large, la Réunion ?

-C'était une rencontre d'écrivains avant tout. Il y avait donc une démarche personnelle d'écriture à l'origine. Il est bien évident que j'ai parlé de la Réunion... D'ailleurs, j'ai été obligé d'expliquer où se trouvait l'île puisque absolument personne aux Etats-Unis n'en a entendu parler. Ils connaissent Madagascar, Maurice, mais pas la Réunion. Là, il y a quelque chose de grave qui s'est passé : j'ai l'impression qu'on a mis la Réu-

nion entre parenthèses pendant 25 ans. Moi j'appelle ça la « départementalisation à marche forcée » et ici, on l'a payé des relations avec l'extérieur. Il y a eu une sorte d'autisme. Et ce n'est pas en deux coups de cuillère-à-pot qu'on va se sortir de là. Il faut vraiment tout reprendre à zéro : la Réunion n'existe pas. Quand je suis arrivé là bas, j'avais d'abord à dire que « ça » existait, un peu comme une comète nouvelle dans le ciel, qui ne fait pas encore partie des cartes.

-Avez-vous pris part à la traduction de votre pièce ?

-C'est allé assez vite. La pièce a été traduite tout de suite par Townsend Brewster, qui est un auteur noir américain très important aux Etats-Unis. Donc il a traduit mon texte et je n'ai pu apporter de modifications qu'après coup. Il y avait un certain nombre d'inexactitudes... Il ne savait pas par exemple comment traduire tout ce qui est « maloya », « songe », « carry », « caiamb », « rouler »... Il avait trouvé des équivalents mais il lui manquait certains détails. Je n'ai pas eu le temps de recevoir le texte en Anglais suffisamment tôt pour pouvoir envoyer mes remarques. Quant à la mise en scène, ils avaient déjà travaillé dessus.

-Est-ce que le « décalage » entre le Créole et le Français qui existe dans votre pièce a pu être respecté à travers la version américaine ?

-Non, tout a été traduit en Américain, un Américain un peu populaire...

-L'esprit de votre pièce a-t-il été respecté selon vous ?

-Oui bien sûr, il a été respecté. Ils avaient entière liberté pour la mise en scène. Mais ils ont joué avec des acteurs nettement plus âgés, qui avaient en moyenne dix ans de plus que nous. Donc, il y a peut-être là un petit contresens mais je crois que c'est lié à la société américaine et aux acteurs américains... Je pense que la Révolution, c'était une affaire de jeunes. Un personnage comme Mirande doit être jeune. Ca doit être quelqu'un de naïf, très entier et prêt à croire que la Révolution va bouleverser toute son existence. Quand on prend des personnages plus âgés, on a du mal à imaginer qu'ils puissent être naïfs ou emportés... Par ailleurs, ils ont composé une musique spéciale. (Compositeur : Steven D. Bowen), une musique à mon goût un petit peu trop 18ème. C'était plutôt le type de musique que j'avais mis sur « L'esclavage des nègres ». Bon, je n'avais rien à dire par rapport au travail qu'ils ont fait. C'est sûr que mes partis pris n'étaient pas tout à fait ceux du metteur en scène, Charles Turner.

-Comment expliquez-vous que la moyenne d'âge des acteurs soit plus élevée aux Etats-Unis qu'à la Réunion ?

Il y a énormément d'acteurs au chômage à New York aujourd'hui. Pratiquement tous les serveurs et serveuses de bar sont des comédiens au chômage. Ca fait plusieurs milliers de gens extrêmement compétents et formés qui ne trouvent pas de travail. La crise du théâtre touche tout le monde et les années Reagan ont vu la restriction des budgets culturels de l'Etat.

-La condition de comédien est-elle plus aisée à la Réunion ?

-Non, elle est différente. Aux Etats-Unis, un type de comédien, en métropole, un type de comédien, à la Réunion, un type de comédien. A la Réunion, on n'est pas exhibitionniste comme on peut l'être aux Etats-Unis. La relation entre le metteur en scène et le comédien à la Réunion est

complètement différente. Moi très souvent, j'étais obligé de pousser les comédiens qui avaient beaucoup de talent, à jouer. On ne verra jamais ça aux Etats-Unis puisque pour un rôle, on a cinquante personnes qui se présentent. Ca fausse un peu l'équilibre entre le comédien et le metteur en scène.

-Le contexte de l'île de la Réunion a-t-il été respecté dans la version américaine ?

-Ca a été respecté, à quelques détails près. Pour les Américains, il fallait faire une sorte d'adaptation. Par exemple, dans mon texte, l'île Maurice s'appelle « Ile de France » et Townsend Brewster a traduit par « Ile Maurice » parce que là bas, tout le monde sait où c'est. Son souci principal est de se faire comprendre par le public américain. Il a donc pris une liberté à certains niveaux.

-Les Américains ont-ils conservé, dans le déroulement d'« Etuves », la partie « fête révolutionnaire » avec le repas et les animations ?

-Non. Il s'agissait surtout d'une mise en place. Ce n'était ni une lecture ni une mise en scène avec décors et costumes. Chaque auteur a vu sa pièce jouée par des comédiens professionnels sur un plateau nu... Ils sont partis du texte imprimé qui ne dit pas forcément tout ce qui se passe. Je leur ai montré cependant une émission de FR3 (dont on attend toujours une diffusion à RFO...) puisque le montage d'« Etuves » a été filmé par une équipe de FR3 Normandie qui s'est déplacée spécialement pour ça et qui a sorti un magazine de 20 minutes le 19 mars.

-Comment cette pièce a-t-elle été accueillie aux Etats-Unis ?

-Je crois qu'ils ont été très surpris, intéressés, ils posaient beaucoup de questions. La Révolution Française marche très fort aux Etats-Unis en ce moment. Les plus grandes cérémonies du Bicentenaire, après Paris, c'est New York, donc ils sont très attirés par ce modèle de la République Française. Ils ont beaucoup de mal à imaginer cette démarche de la France nouvelle par rapport à ses anciennes colonies, par rapport aux DOM TOM. C'est vrai que nous sommes en train d'inventer des pratiques nouvelles qui commencent à sortir d'une idéologie un peu figée des colonies d'avant guerre.

-Que retenez-vous de ce séjour à New York ?

-Je me suis aperçu que la démarche du théâtre Volland par rapport au problème du métissage et d'une nouvelle forme d'écriture n'était pas isolée. Il y a une génération d'auteurs « post-coloniaux » qui, autour des phénomènes de SOS racisme etc.. essaie de créer une sorte de nouveau répertoire francophone. C'est quelque chose de tout à fait nouveau pour les Etats-Unis où l'on assiste tout de même à un certain échec de l'intégration des Noirs américains. C'est la chose la plus frappante. Je connaissais les Etats-Unis par les films de cinéma où l'on voit toujours des Noirs bien intégrés qui tiennent des rôles de chefs de de la police ou de juges... La réalité est bien différente, ça ne se passe pas très bien et le « Reaganisme » est allé très en arrière en ce domaine. Quand on est à New York, on voit bien que la communauté noire est relativement exclue.

-Emmanuel Genvrin, votre troupe reprend actuellement « Etuves » et « L'esclavage des nègres » au Cinéma de



Emmanuel Genvrin à New York au mois d'avril dernier : « Je considère New York comme la capitale du monde ».

la Possession. Comment ce projet d'un spectacle à deux pièces est-il né ?

-C'est un projet qui remonte dans le temps. Il faut partir d'Olympe de Gouges, donc de « L'esclavage des nègres », cette pièce que j'ai retrouvée il y a six ans ; à l'époque, j'étais à la recherche d'un répertoire des îles et je suis allé à la bibliothèque de l'Arsenal (qui est le fond national pour les oeuvres de théâtre) et j'ai demandé qu'on m'amène toutes les pièces de théâtre concernant l'esclavage, les Noirs, la Réunion, les Antilles... J'ai donc fouillé de manière tout à fait exhaustive. Je n'ai pas trouvé de choses très intéres-

santes, sauf ce fameux « Esclavage des nègres » d'Olympe De Gouges. Je l'ai ressorti pour le Bicentenaire et je me suis dit qu'on ne pouvait pas le jouer comme ça. Cela aurait été insuffisant de faire du musée. C'est pour cela que j'ai écrit « Etuves » sur la difficulté de monter « L'esclavage des nègres » à l'époque, en me basant sur des faits historiques qui n'ont pas forcément eu lieu à l'île de la Réunion d'ailleurs, mais dans le cadre de la Comédie Française à Paris en 1789. Pour écrire « Etuves », je suis parti en Haïti, parce que c'est le lieu-même où la Révolution Française a eu le plus d'importance dans les colonies

puisque ça a débouché sur une indépendance, dans un premier temps sur une république de couleur... J'ai voulu m'imprégner de tout ça et j'ai jeté les bases d'« Etuves » à Port au Prince et quand je suis revenu ici, j'ai terminé l'écriture. C'était en mai-juin 88.

Propos recueillis par Nathalie LEGROS

Programme :

Cinéma de la Possession. « Etuves » : à 19 heures 30, Mardi 9, Jeudi 11 et Vendredi 12 mai. « L'esclavage des nègres » : à 21 heures, Mercredi 10 et samedi 13 mai.